

« C'est un fait divers tragique qui a réveillé ce matin les habitants de C., paisible commune au cœur du Bourbonnais. Nicolas Vernet, vingt-huit ans, professeur d'éducation physique, et son épouse Isabelle, âgée de vingt-quatre ans, ont succombé dans l'incendie qui a ravagé leur maison hier soir, aux environs de 20 heures. On ignore encore les causes exactes du sinistre. Il semblerait cependant, d'après les témoignages et les premières constatations des pompiers, que l'on ait volontairement mis le feu à la maison en cours de rénovation que le ménage occupait depuis quelques mois seulement. Ici, c'est la stupeur. Installé dans la commune depuis deux ans, ce jeune couple sympathique, très estimé de tous, était parfaitement intégré à la vie locale et menait une vie heureuse et sans histoires... »

Léa se lève avec effort, marche vers le poste de radio, l'éteint. Il a suffi de quelques heures, une nuit... Fait divers rangé entre les résultats sportifs et la météo, le malheur, remâché par les médias, lui échappe, se désincarne.

D'instinct, elle revient s'asseoir à la table de la cuisine, face à la fenêtre où elle a passé une partie de la nuit. Son corps saoulé de fatigue ne peut se réfugier qu'à cet endroit

précis, intime, là où des heures durant, jusqu'au lever du jour, l'âme anéantie, elle a accouché de son chagrin. Il lui est devenu familier. Mais seulement dans cet espace limité à ce rectangle. Il lui semble qu'au-delà, à chaque pas qu'elle fera, il lui faudra de nouveau l'apprivoiser. Elle n'en a pas la force ; pas encore.

Elle ne veut plus bouger. Elle n'est plus qu'un corps blessé auquel l'immobilité seule procure un peu de répit.

Ses deux mains gisent inertes sur la table. Indifférente, elle en fixe la peau ridée, les taches de vieillesse. Une mouche se pose sur son doigt, y demeure sans qu'elle songe à la chasser. Le regard vide, elle suit son cheminement jusqu'à la toile cirée aux motifs décolorés, puis son envol vers la fenêtre, comme si, à travers l'insecte, elle voulait s'accrocher à la seule trace de vie qui subsiste dans la pièce inanimée.

Venant de l'atelier, au fond du couloir, le raclement familier des outils sur le bois ponctue le silence. Georges martèle, gratte, creuse.

Lui, sa douleur, il doit la sculpter ; la graver dans quelque morceau de bois qui traîne. Il s'active, refuse de s'abandonner, serait-ce une seconde. Son corps, une simple machine qui ne doit jamais cesser de tourner sous peine de ne plus repartir.

Elle a choisi l'immobilité, lui le mouvement. À chacun sa façon de survivre.

Elle l'imagine mâchoires crispées, regard durci, appliqué à ne pas laisser trembler sa main sur le ciseau. Il s'est réfugié là-bas dès qu'il a appris... Inutile de le rejoindre, il est encore trop tôt. Le malheur ne se partage pas si facilement, Léa le sait.

À l'église, l'horloge sonne 8 heures. L'heure à laquelle, d'ordinaire, elle ouvre ses volets. Il lui faudrait accomplir

ces rites quotidiens, accepter l'offense du jour qui se lève, vivre.

Avec son premier geste s'achèvera cette nuit de communion, se brisera le lien ténu qui relie encore l'âme d'Isabelle et de Nicolas à la sienne. Vivre, c'est d'emblée les trahir, les tuer un peu plus, les laisser s'éloigner tout à fait. Partager les images encore chaudes qu'elle a d'eux avec les autres.

Ceux du village. Ils sont là. Tous!

Elle le devine aux bruissements inhabituels, à la rumeur grandissante qui lui parvient de la place.

Depuis près de cinquante ans qu'elle vit au rythme du bourg, elle en reconnaît les moindres émotions, la plus infime palpitation. Ils doivent être au café, devant l'école... De la boulangerie toute proche, lui arrivent les chuchotements échangés. De commentaires en soupirs, on dompte le fait divers. Déjà, les voix s'enhardissent, deviennent plus fortes, plus assurées : « Quand on y pense, des jeunes si aimables, qui avaient tout pour être heureux... Il paraît qu'elle avait fait de la déprime ces derniers temps, mais de là à... Vous savez, ces dépressions, ça fait faire n'importe quoi, tenez, ma belle-sœur... Lui, mon fils l'avait comme professeur, en voilà un qui était aimé de ses élèves... »

Qu'ils se taisent, qu'ils se taisent tous! Mais peut-elle vraiment leur en vouloir? C'est humain, ce besoin de se regrouper autour du drame. Peut-on raisonnablement vaquer à ses occupations, se saluer comme chaque matin sans y faire allusion?

Il faut bien digérer l'horreur, la mettre en mots, l'évoquer à grands coups de phrases toutes faites, la banalité des propos étant seule capable de donner une forme, des limites, un contour à un malheur qui n'en a pas.

Elle entend la porte s'ouvrir. Georges paraît sur le seuil. Visage creusé, cheveux en bataille, il se tient là, hagard,

sonné. Un boxeur à l'issue d'un impossible combat. Puis ses yeux s'arrêtent sur Léa, prostrée sur sa chaise, et il semble sortir de son hébétude. Il voudrait aller vers elle, caresser son épaule, la serrer contre lui... Les gestes de tendresse s'inscrivent dans sa tête, mais il demeure incapable de les esquisser. Seul l'animal survit en lui. Une vieille bête qui souffre, voilà ce qu'il est. Alors il ne bouge pas. Au bout d'un long silence, il a simplement la force de murmurer :

— Fais-nous du café, s'il te plaît, Léa...

*

Plus tard dans la journée, ils reçoivent la visite de Martin Fabert. Ils le font asseoir devant un verre de vin qu'il ne songe pas à toucher. Il parle, ils l'écoutent.

— Tout à l'heure, leurs parents sont arrivés sur les lieux... Pauvres gens...

Il baisse les yeux, se tait un long moment avant de reprendre.

— J'ai rien pu faire, vous savez, rien... Quand je suis arrivé, c'était trop tard... Elle devait être seule, c'est pas possible autrement... Nicolas, je l'avais vu partir environ un quart d'heure avant qu'elle arrive. Même qu'elle ne s'est pas arrêtée comme convenu pour prendre le lait et les œufs qu'on lui avait gardés... J'ai failli envoyer Benjamin, et puis, c'était l'heure de se mettre à table, rien ne pressait... Je me suis dit que Nicolas, lui, s'arrêterait peut-être au retour... Si j'avais pu savoir... Elle a dû ruminer des idées noires... Ou prendre peur, comme l'autre fois... On a beau dire, nos campagnes, faut y être né!... On s'est mis

à table, on s'est aperçu de rien... Ce sont les hurlements des chiens qui nous ont alertés... Quand je suis arrivé là-haut, il n'y avait plus rien à faire... J'ai vu la voiture de Nicolas arrêtée en travers du chemin, la portière ouverte... Lui aussi est arrivé trop tard... Dire que peut-être il aurait suffi que je lui porte le lait et les œufs.

Sa voix se perd et Léa pose sa main sur son bras en guise d'apaisement.

— Ce matin, il a fallu que j'explique tout ça aux gendarmes... Des malheurs pareils! ajoute-t-il en hochant la tête.

Il baisse le nez sur son verre de vin, le boit d'un trait comme un médicament, s'essuie la bouche, se lève, les salue, s'en va, vite, sans se retourner.

*

Toute la journée, Georges a ressassé les dernières paroles qu'ils ont échangées, Nicolas et lui, la veille au soir. À peine vingt-quatre heures plus tôt.

Il était arrivé vers 19 h 30, s'était excusé auprès de Léa de cette visite à «l'heure de la soupe», de son T-shirt maculé, de son jean troué, de sa figure grise de poussière hâtivement aspergée sous le robinet avant son départ. Il était venu chercher de la pâte à bois pour les poutres qu'il restaurait.

— T'excuse pas, fiston, avait dit Georges. Nous autres, on est à la retraite, on a tout notre temps! Hein, Léa? Viens dans l'atelier, on va trouver ça...

À l'atelier, Nicolas avait admiré la reconstitution miniature de la « ferme d'autrefois » sur laquelle Georges travaillait depuis de longs mois.

— C'est presque terminé! lui avait-il confié avant de poursuivre sur le sujet, emporté qu'il était par sa passion.

« Vieille bourrique! pense-t-il, combien de temps l'ai-je retenu avec ma marotte? » Enfin, il avait entraîné le jeune homme vers les rayonnages où s'empilaient les produits à bois, s'était mis à farfouiller.

— J'ai décapé tout l'après-midi, avait expliqué Nicolas pendant ce temps. Je croyais pouvoir finir, mais c'est plus long que je ne pensais.

— Et ta petite femme, elle va bien?

— Je l'attends. Elle est allée chez sa sœur, elle ne devrait plus tarder... En ce moment, elle n'est jamais là...

— Si elle a envie de sortir, c'est plutôt bon signe?

— Oui, sauf qu'elle ne s'occupe plus de rien à la maison, même pas des repas... Ce soir encore, rien ne sera prêt.

— Venez donc dîner avec nous!

— C'est gentil, mais je vous dérange assez comme ça, et votre soupe est déjà sur le feu.

— Bah! Ça se réchauffe bien, tu sais... Tiens, voilà ce qu'il te faut! Alors, je dis à Léa de rajouter deux couverts?

— Non, vraiment. Merci, Georges, merci pour tout. Je file par ici, embrassez Léa pour moi. Et dites-lui, avait-il ajouté gaiement, que je reviendrai samedi, frais et parfumé, avec un panier de pommes de notre verger!

— Venez donc tous les deux à l'heure du café.

— Entendu!...

Il avait sauté dans sa voiture, démarré en trombe, fatigué mais heureux malgré tout, avec sa pâte à bois pour

ses poutres qui, au même instant, étaient en train de partir en fumée.

Mille fois, jusqu'à l'abrutissement, Georges s'est repassé le film de cette dernière visite de Nicolas, mille fois il a revu sa voiture s'éloigner, l'ultime signe échangé avant qu'elle ne disparaisse au coin de la rue. Il est sans doute le dernier à l'avoir vu vivant.

Ce n'est que le soir, quand il s'est assis en face de Léa devant une assiette de potage, qu'il a pu rompre le silence, se libérer d'une obsession dont il a pris conscience à l'instant même où ses lèvres l'ont formulée :

— Dis, Léa, tu crois qu'on aurait pu empêcher ça?...

À son tressaillement, il devine qu'elle est rongée par un tourment identique, que le même sentiment de culpabilité s'insinue en eux. Elle lève les yeux vers lui sans répondre, esquisse l'ombre douloureuse d'un sourire et, d'un mouvement à peine perceptible, hausse les épaules en signe d'ignorance.

— Mange vite ton potage, Georges, pendant qu'il est bien chaud, dit-elle seulement après un silence.

Il obéit, avale le liquide brûlant, la gorge serrée, une cuillerée après l'autre, comme on avance pas à pas dans un désert sans fin, sans se poser de questions, sans écouter sa souffrance.

Pour leur fils, c'est ainsi qu'ils ont fait, qu'ils ont survécu...

*

— J'étais avec Isabelle juste avant et je n'ai rien compris, s'accuse Agnès alors que Léa lui téléphone quelques jours plus tard.

Sa voix se brise avant de reprendre :

— Elle venait chaque semaine, me retrouvait au café pendant ma pause déjeuner. Ce jour-là, je ne sais pas pourquoi, j'ai eu envie de prendre mon après-midi et de lui en faire la surprise... Elle était ravie ! On allait pouvoir faire du lèche-vitrines toutes les deux !... Elle était gaie, un peu exubérante même... Bien sûr, j'ai remarqué sa pâleur, ses yeux cernés... Elle a voulu acheter cette robe trop chic, trop chère, et ce collier pour aller avec... Elle a même tenu à la garder sur elle... elle la portait peut-être encore... Pourtant, ma petite sœur, c'était plutôt le genre jeans et baskets... En y repensant, cette façon d'agir lui ressemblait si peu... Et puis, tout à coup, elle a voulu s'en aller, rentrer plus tôt que prévu pour faire la surprise à Nicolas qu'elle se reprochait d'abandonner en pleins travaux. Elle a parlé d'une soirée crêpes devant la cheminée. Elle m'a paru si heureuse à cet instant-là... Elle a regardé sa montre, calculé que, si elle évitait la sortie des bureaux, une demi-heure plus tard elle serait à la maison. Elle s'est levée du banc où nous étions assises et m'a plantée là, prenant à peine le temps de m'embrasser. Il était 17 h 30. Ce n'est que deux heures plus tard qu'on l'a vue rentrer. Qu'a-t-elle fait avant ?

*

— Ils avaient tout pour être heureux, murmure Louise en fixant la tombe d'Isabelle et Nicolas.

Léa enlève quelques fleurs fanées, arrange son bouquet, se redresse enfin. La présence de Louise, sa vieille amie, la rassure. C'est la première fois, un mois et demi après le drame, qu'elle parvient à accomplir calmement ces gestes simples, semblables pourtant à ceux qu'elle accomplit depuis près de vingt ans à l'autre bout du cimetière.

Chaque semaine, les parents du jeune couple viennent s'y recueillir. Aucune des deux familles n'a désiré inhumer ailleurs leurs enfants ni les séparer. C'était dans ce village, après tout, qu'ils avaient choisi de vivre... Léa leur a promis qu'entre chacune de leurs visites elle veillerait à la propreté de la tombe, arroserait les fleurs...

— Puisque je viens pour mon fils, a-t-elle ajouté.

Désormais, une dalle de marbre rose remplace la terre fraîchement retournée où se sont amoncelées gerbes et couronnes. « Ils sont installés pour l'éternité », pense-t-elle.

C'est un après-midi d'hiver froid et ensoleillé. Elles quittent le cimetière bras dessus, bras dessous, empruntent le sentier qui contourne le village, en éloigne à plaisir le promeneur avant de l'y ramener, presque à regret.

Elles marchent d'abord en silence, puis, alors qu'elle est restée engluée dans son mutisme, que les mots jusque-là ont pesé si lourd au fond de son cœur, Léa soudain se met à parler. Ses paroles coulent enfin telles des larmes douces et apaisantes. Elle ne cherche plus à les retenir.

— Ils étaient arrivés ici pendant l'été, en août. Ils avaient loué le petit logement à côté de chez nous. Ce n'était pas le grand luxe, mais en attendant mieux... Ils venaient de la ville, d'une cité HLM de la Zup. C'est dans ce quartier que Nicolas enseignait avant d'obtenir sa titularisation dans notre collège. Une aubaine, pour lui qui adorait la campagne. Pour Isabelle, évidemment, c'était un peu différent : échouer ici avec une licence de

psychologie n'était pas l'idéal. D'autant qu'elle avait dû abandonner l'emploi d'animatrice qu'elle occupait. Elle s'en souciait peu, déclarait que, pour l'heure, c'était un enfant qu'elle voulait, un enfant de Nicolas. Tout de suite on les a aimés ! Ils nous l'ont bien rendu. C'était comme si on avait toujours vécu côte à côte. Georges leur donnait des légumes du jardin, aidait Nicolas à construire des étagères... Isabelle venait me demander des recettes de cuisine pour épater son gentil mari, je lui confiais mes petits secrets culinaires... Je me souviens aussi du jour où ils sont venus nous rendre visite, si heureux, si fiers, pour nous annoncer qu'un bébé était en route, qu'il naîtrait à l'automne. Pour nous, leur arrivée, c'était un cadeau, une dernière chance. Au village aussi, on les a tout de suite adoptés. « Des jeunes pas fiers, qui disent bien bonjour et qui s'intéressent à la vie de la commune. » Voilà ce qu'on disait d'eux. Oui, leur vie s'annonçait bien. Ils semblaient tellement doués pour le bonheur... Trop peut-être...

Elle se tait, paraît réfléchir. Bien sûr, il y a eu des signes, des indices. Mais comment imaginer qu'ils deviendraient les artisans de leur propre malheur ?

— C'est terrible, Louise, je les aimais comme mes enfants, et pourtant je n'ai rien vu venir... rien voulu voir...

— On ne voit jamais rien venir, Léa, tu le sais bien... Il suffit de presque rien parfois... Un grain de sable...

— Un grain de sable, répète Léa d'une voix sans timbre.

Elle se tait, s'immobilise, serre un peu plus le bras de Louise, scrute, le visage tendu, un point imaginaire au bout du chemin, comme si c'était de là que devait lui apparaître la vérité.

— Le grain de sable, répète-t-elle encore, c'était cette maison.

1

Isabelle se retourna, tendit le bras en travers du lit à la recherche instinctive du corps de Nicolas. La sensation de vide près d'elle l'éveilla tout à fait. Elle ouvrit les yeux, regarda l'heure. Presque 9 heures. Elle avait si bien dormi qu'elle ne l'avait pas entendu se lever. Évidemment, il était parti courir, comme tous les dimanches matin, qu'il pleuve, neige ou vente. De leur chambre bien close lui parvenait justement le bruit de la pluie. Une giboulée de mars tonique et facétieuse qui ternissait à peine l'éclat du soleil, dont les rayons s'infiltraient malgré tout à travers les persiennes. Les cloches se mirent à sonner. Le village sortait peu à peu de sa torpeur dominicale, s'animait. Claquements de pas sur le trottoir, éclats de voix, brefs saluts échangés se mêlant au chuintement des voitures sur l'asphalte mouillé.

Elle s'étira sous la couette, goûta son bien-être, sans pitié pour ce fou de Nicolas qui devait se démener sous l'averse. À croire qu'il ne se sentait vraiment exister que le muscle douloureux, le souffle court. Puis elle sauta du lit, enfila son peignoir, ouvrit les volets, laissant un soleil propre comme un sou neuf envahir la pièce unique avec coin cuisine et séjour.

Isabelle embrassa d'un regard satisfait l'espace baigné de soleil. Bien que le logement fût mal conçu, mal chauffé,

la salle de bains rudimentaire, elle s'y plaisait. Elle aimait sa nouvelle vie au cœur du bourg, l'odeur du pain frais qui lui parvenait chaque matin de la boulangerie, la silhouette massive, protectrice de l'église de l'autre côté de la place ; et surtout, le voisinage chaleureux de Léa et Georges, cette mitoyenneté qui, dès les premiers jours, avait forgé l'intimité des deux couples.

Elle appréciait aussi qu'on la saluât par son nom quand elle entrait à l'épicerie, qu'on prit la peine de lui parler de la pluie ou du beau temps, qu'on l'instruisît des nouvelles du village, de l'enterrement de l'un, de la maladie de l'autre ou de la prochaine soirée dansante du comité des fêtes. Citadine, Isabelle éprouvait, avec une fierté un peu naïve, ce sentiment nouveau pour elle d'appartenance à une communauté.

Elle prépara le café, posa sur la table leurs deux bols marqués « Elle » et « Lui », cadeau de mariage d'anciens élèves de Nicolas, sortit le pain, le beurre, la confiture faite par Léa. Nicolas ne tarderait plus. Il aurait faim.

Le ciel se brouilla de nouveau, couvant une nouvelle averse. Il serait trempé, pensa-t-elle en se postant à la fenêtre pour guetter son retour. Elle resta là, à l'attendre, corps aux aguets, derrière le rideau de dentelle, à la fois impatiente et assidue, confiante et fébrile. Elle voulait être présente lorsqu'il apparaîtrait sur le côté de l'église, là où le chemin du cimetière rejoignait la place du village. Elle aimait le voir arriver de loin, savourer ce moment fugace où l'absence de Nicolas prenait fin, où sa présence n'était encore qu'une promesse.

Il apparut enfin au coin de l'église. Depuis qu'elle le connaissait, il portait le même survêtement inusable dont il avait rabattu la capuche pour se protéger de la pluie. Sa mèche folle, comme toujours, retombait sur son front ruisselant de pluie. L'apercevant à travers le rideau qu'elle

avait soulevé, il lui fit signe, heureux de la savoir là, impatiente derrière la fenêtre, avec cet air de bonheur inquiet qui toujours avait su l'émouvoir.

Il entra à la boulangerie pour y acheter brioche et croissants, tandis qu'elle achevait de dresser la table du petit-déjeuner, mettait du lait à chauffer, du pain à griller. Elle entendit enfin la porte s'ouvrir, Nicolas s'ébrouer dans l'entrée. Elle devina qu'il abandonnait ses chaussures et ses vêtements humides, secouait ses cheveux. Quand il revenait ainsi après avoir couru, tout gorgé de vie, elle était persuadée qu'il ressemblait au gamin qu'il avait dû être, rentrant à l'heure du goûter. Même air de guerrier vainqueur, mêmes joues rosies... Et dans ses cheveux en bataille, cette odeur de terre, d'herbe et de vent mêlés propre aux enfants qui ne jouent que dehors. Elle posa le café fumant sur la table, la corbeille de fruits et même le fromage pour un petit-déjeuner qui serait aussi leur repas de midi.

Dehors, le soleil têtu triomphait des nuages, tandis qu'un arc-en-ciel s'ébauchait dans le bleu délavé. Le café exhalait son odeur familière en crachotant gaiement à travers la cafetière. Dans la salle de bains, Nicolas chantait faux.

Isabelle se sentait bien ; en harmonie avec le monde. Elle vivait l'un de ces rares instants dans la vie où le bonheur devient captif, palpable, presque douloureux.

Prise de vertige, elle ferma les yeux, le respira ainsi qu'on respire à pleins poumons l'air pur au sommet d'une montagne, ou qu'on s'enivre du parfum de la fleur qui s'ouvre juste avant qu'il ne s'égare.

*

— À droite ou à gauche ? demanda Nicolas lorsqu'il fut garé sur le triangle d'herbe, à l'embranchement des chemins.

Le dimanche après-midi, un vent frais s'était levé, chassant les derniers nuages. Isabelle et Nicolas, chaudement vêtus, avaient décidé de partir à la découverte des environs. Le village s'étendait loin dans la campagne, et tout l'automne, tantôt à pied, tantôt à bicyclette, ils en avaient sillonné les sentiers jusqu'à ce que l'hiver pluvieux vînt interrompre leurs balades dominicales.

En voiture cette fois, ils s'étaient dirigés vers le sud, là où les prairies commençaient à onduler, où la route s'élevait doucement en sinuant à travers le bocage. Ils avaient ainsi parcouru deux ou trois kilomètres sur la départementale, avant de tourner à droite sur un chemin de terre qui, sans prévenir, débouchait sur cette patte-d'oie où ils venaient de s'arrêter.

Descendus de voiture, ils se prirent par la main, se plantèrent devant les panneaux de lieux-dits.

— Les Basses Granges... Pierre noire, lut Isabelle. Ça te dit quelque chose ?

— Rien du tout... Allons à gauche, vers Pierre noire, proposa Nicolas. Le nom me plaît, et puis le sentier semble grimper vers la colline, la vue sera plus belle.

— D'accord. Une autre fois, nous prendrons à droite, conclut Isabelle avec regret, sans trop savoir pourquoi.

— En route, dit Nicolas en passant son bras autour des épaules de sa femme.

Il avait raison. Le sentier bordé de prairies, où paissaient des vaches tranquilles et des troupeaux de moutons, s'élevait peu à peu. Après une longue courbe, ils parvinrent aux abords d'une ferme dont les bâtiments s'étendaient légèrement en contrebas.

— Mauvais choix, Nicolas, c'est un cul-de-sac. Inutile de poursuivre, on va se faire dévorer par des chiens.

— Mais non, regarde, il bifurque vers la gauche. Après, ça monte franchement. Avançons ! décida Nicolas avec enthousiasme.

Quand ils longèrent l'exploitation, deux chiens se mirent de fait à aboyer en chœur, un gros dont la voix rauque venait du fond de la cour où il se tenait, immobile, un petit qui fonça vers eux avec un ridicule jappement de fausset. Apeurée, Isabelle se serra contre Nicolas qui, d'un geste, rabroua l'animal.

— Froussarde ! dit-il en contemplant Isabelle, l'air moqueur. Tu ne crains rien, je suis là. Tu es belle quand tu as peur, ajouta-t-il en la serrant contre lui. On continue ?

Ils gravirent la côte d'un pas plus vif, doigts entrelacés, souffle court, cœur joyeux.

C'est alors qu'il vit la maison.

Qu'il la devina, plutôt. Un peu en retrait du chemin, elle semblait tapie derrière un fouillis d'arbres, de ronces, d'herbes hautes, de plantes à l'abandon, et ne laissait entrevoir qu'une partie de son toit, une fenêtre aux volets mal fermés, le haut de sa porte.

Nicolas lâcha la main d'Isabelle et s'en approcha doucement, comme s'il s'était agi d'un animal sauvage qu'il aurait craint d'effaroucher. Il longea le mur, fissuré par endroits, qui prétendait protéger ses abords, s'arrêta en face d'une barrière qui ne tenait plus guère que par les ronces auxquelles elle s'appuyait. De là, il la découvrit entièrement.

— Elle a du charme, cette maison. Elle me rappelle celle de ma grand-mère, chuchota-t-il à l'adresse d'Isabelle qui le rejoignait.

Elle ressemblait à toutes les autres fermettes de la région, avec sa porte d'entrée au milieu de la façade, une fenêtre de part et d'autre, sa grange attenante, l'escalier du grenier sur son pignon, ses dépendances sur le côté. Mais Nicolas lui trouva une élégance particulière, une dignité dans l'abandon, comme si ses murs s'élevaient précisément contre la pitié qu'elle aurait pu inspirer au passant. Cette fierté lui venait aussi de ses proportions harmonieuses quoique modestes, de cette douceur que suggérait l'arrondi des portes et des fenêtres, de ses deux lucarnes qui surgissaient de son toit, tels des sourcils sur un visage étonné.

Celui qui l'avait conçue avait dû éprouver de la joie à la construire, du bonheur à l'habiter ; il avait dû beaucoup l'aimer... C'est du moins ce que supposait Nicolas.

— Elle est coquette, tu ne trouves pas, Isabelle ?

— Dans l'état où elle est, difficile d'en juger... Elle doit être inhabitée depuis longtemps.

— Je vais la voir de plus près, décida Nicolas en grim pant sur le muret.

— Tu es fou ! C'est une propriété privée.

— Je vais juste jeter un coup d'œil.

Il sauta dans le jardin en friche, écarta les branches d'un lilas qui profita de l'occasion pour s'ébrouer de la pluie du matin, enjamba un vigoureux massif d'orties, évita de justesse un pied de lupin qui émergeait des hautes herbes, se faufila ainsi jusqu'au seuil de la maison où quelques roses trémières semblaient monter la garde.

Instinctivement, il toucha le mur pour en tester la solidité, éprouva une inexplicable satisfaction à sentir sous ses doigts le grain des vieilles pierres. Il s'approcha de la fenêtre au volet entrebâillé, protégea ses yeux de la lumière pour mieux scruter l'obscurité à travers la vitre sale. En

vain. Il crut seulement apercevoir le profil d'une cheminée, en déduisit qu'il devait s'agir de la cuisine.

— Nicolas!...

La voix anxieuse d'Isabelle le fit sursauter.

— J'arrive, répondit-il à regret, jetant un dernier regard vers le seuil de la maison où un ami invisible semblait vouloir le retenir.

C'est alors qu'il entrevit, à deux pas de la porte, gisant derrière un massif d'hortensias, délavée par les pluies, souillée de terre humide, la pancarte « À VENDRE »...

— Tu en as mis du temps, dit Isabelle quand il l'eut rejointe. Aurais-tu trouvé un trésor?

— Peut-être..., répondit-il, l'air mystérieux.

— Marchons, j'ai un peu froid.

— Viens que je te réchauffe, dit-il en lui frictionnant les épaules. Tu es fatiguée? Tu veux rentrer?

— Non, pas du tout. Je veux continuer. Quand on prend un chemin, il faut le suivre jusqu'au bout pour savoir où il mène...

Après une courte pause à la hauteur de la maison abandonnée, la côte reprenait de plus belle, tandis que le sentier, comme s'il s'était épuisé à ce jeu-là, s'amenuisait pour se réduire à un mince ruban jonché de caillasses.

Au bout d'un quart d'heure de marche, ils débouchèrent en haut de la colline où le vent, que rien n'arrêtait plus, vint les surprendre.

Là, devant eux, à quelques mètres entre ciel et terre, au milieu des genêts et des arbustes malingres, se dressait, à hauteur d'homme, une imposante pierre sombre.

— La pierre noire! Voilà donc l'explication, s'exclama Nicolas en observant sa forme étrange. On dirait une sculpture contemporaine.